



L'ANTIQUITÉ PAR SES TEXTES



SCELERATI

*Antiques, sadiques
et diaboliques*

Du même auteur

Aux Belles Lettres

Galien, *Œuvres*, t. III. *Le Médecin ; introduction*, texte établi, traduit et commenté par Caroline Petit, Collection des universités de France, 2009

Chez d'autres éditeurs

Galien de Pergame ou la Rhétorique de la Providence. Médecine, littérature et pouvoir à Rome, Leiden, Brill, 2018

Galen's περὶ ἀλυσίας (De indolentia) in Context. A Tale of Resilience, Leiden, Brill, 2019

Galen's Treatise on Simple Drugs: Interpretation and Transmission, in *Archives internationales d'histoire des sciences* 70, 2020 (avec Matteo Martelli et Lucia Raggetti)

Revisiting Medical Humanism in Renaissance Europe, in *Arts et savoirs* 15, 2021 <https://journals.openedition.org/aes/3542>

Pseudo-Galenica. The Formation of the Galenic Corpus from Antiquity to the Renaissance, Warburg Colloquia 34, London, 2021 (avec Simon Swain et Klaus-Dietrich Fischer)

SCELERATI

Antiques, sadiques et diaboliques

Précédé d'un entretien
avec Daniel Mendelsohn

Textes choisis et présentés

par

Caroline Petit

LES BELLES LETTRES

2023

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays*

© 2023, Daniel Mendelsohn, pour les réponses à l'entretien.

© 2023, Société d'édition Les Belles Lettres
95, boulevard Raspail 75006 Paris

www.lesbelleslettres.com
Retrouvez Les Belles Lettres
sur Facebook et Twitter

ISBN: 978-2-251-45459-7
ISSN: 0003-181X

III

IMPIES ET SACRILÈGES

Dans la vie des Anciens, les méchants étaient partout : empoisonneurs, traîtres, séducteurs, hypocrites, sacrilèges, auteurs de profanations en tous genres. Leurs auxiliaires, prêts à tout par appât du gain, avaient le champ presque libre dans une société où il était plus facile qu'aujourd'hui d'échapper à la justice. L'indignation des moralistes et les vœux pieux des philosophes n'y changent rien, d'autant plus que ceux-là mêmes qui font de la vertu un métier, philosophes, prêtres, médecins, et autres notables, tombent sous le feu des attaques. Gourmandise, lucre, méchanceté et luxure semblent frapper même ceux qui font profession de tempérance et la prêchent pour les autres.

HOMÈRE
VIII^e s. av. J.-C.

VIRGILE
I^{er} s. av. J.-C.

CLAUDIEN
V^e s. ap. J.-C.



Sophocle

CRÉON ET ANTIGONE, DEUX CONCEPTIONS DU CRIME

Antigone a enfreint la loi édictée par Créon pour enterrer son frère selon les rites. Qui a raison ? Qui est le bon, et qui est le méchant ? Entre le tyran et la jeune fille, s'engage un dialogue de sourds qui a traversé les âges.

ANTIGONE. — Pouvais-je gagner plus noble gloire que celle d'avoir mis mon frère au tombeau ? Et c'est bien ce à quoi tous ceux que tu vois là applaudiraient aussi si la peur ne devait leur fermer la bouche. Mais c'est – entre beaucoup d'autres – l'avantage de la tyrannie qu'elle a le droit de dire et faire absolument ce qu'elle veut.

CRÉON. — Toi seule penses ainsi parmi les Cadméens.

ANTIGONE. — Ils pensent comme moi, mais ils tiennent leur langue.

CRÉON. — Et toi, tu n'as pas honte à te distinguer d'eux ?

ANTIGONE. — Je ne vois pas de honte à honorer un frère.

CRÉON. — C'était ton frère aussi, celui qui lui tint tête !

ANTIGONE. — Certes, frère de père et de mère à la fois.

CRÉON. — Pourquoi donc ces honneurs, à son égard impies ?

ANTIGONE. — Qu'on en appelle au mort : il dira autrement.

CRÉON. — C'est le mettre pourtant sur le rang d'un impie !

ANTIGONE. — Mais l'autre était son frère, et non pas son esclave.

CRÉON. — Il ravageait sa terre ; lui se battait pour elle.

ANTIGONE. — Hadès n'en veut pas moins voir appliquer ses rites.

CRÉON. — Le bon ne se met pas sur le rang du méchant.

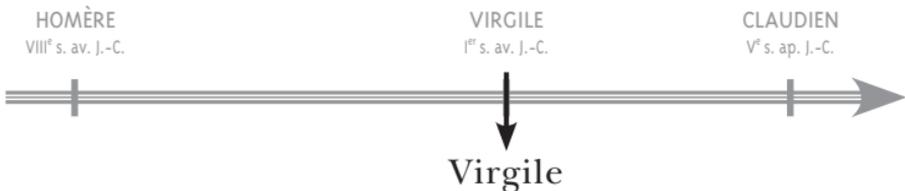
ANTIGONE. — Qui sait si, sous la terre, la vraie piété est là ?

CRÉON. — L'ennemi même mort n'est jamais un ami.

ANTIGONE. — Je suis de ceux qui aiment, non de ceux qui haïssent.

CRÉON. — Eh bien donc, s'il te faut aimer, va-t'en sous terre aimer les morts ! Moi vivant, ce n'est pas une femme qui me fera la loi !

Antigone, 502-525

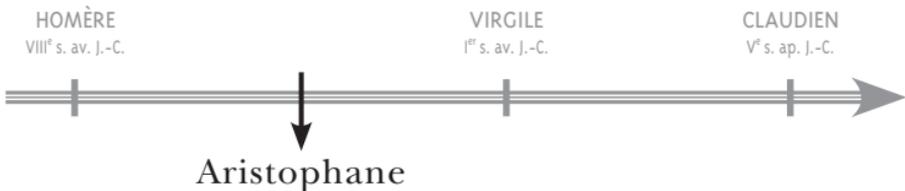


MEURTRE D'UN SUPPLIANT : PRIAM ÉGORGÉ SUR L'AUTEL DE ZEUS

Lors du sac de Troie, Pyrrhus (en grec Néoptolème), le fils d'Achille, dans la cité livrée aux flammes, va d'outrage en sacrilège. Le vieux roi Priam, avant de succomber sous son épée impie, lui rappelle qu'Achille se fût comporté autrement.

« Non, tu mens quand tu te dis le fils d'Achille. Ce n'est pas ainsi qu'il s'est montré avec son ennemi Priam. Il eût rougi d'outrager les droits et la confiance d'un suppliant. Il m'a rendu pour l'ensevelir le corps inanimé d'Hector et m'a renvoyé dans mon palais. » Sur ces mots, le vieillard lança de sa main débile un trait sans force qu'aussitôt le bronze repoussa d'un son rauque et qui resta vainement suspendu à la pointe du bouclier : « Eh bien donc, reparti Pyrrhus, tu seras mon messager et tu iras porter cette nouvelle au fils de Pélée, mon père. N'oublie pas de lui raconter les tristes exploits de ce Néoptolème qui dégénère. Pour l'instant, meurs. » Il dit ; il traîne devant l'autel le vieillard tremblant dont les pieds glissaient dans le sang de son fils et, de la main gauche le saisissant aux cheveux, il tire de sa main droite son épée flamboyante qu'il lui enfonce dans le côté jusqu'à la garde. Ainsi finit Priam ; ce fut ainsi que, sous la volonté des destins, il sortit de la vie, les yeux remplis des flammes de Troie et des ruines de Pergame, lui dont naguère ses peuples et ses terres innombrables faisaient le superbe dominateur de l'Asie. Il gît sur le rivage, tronc énorme, la tête arrachée des épaules, cadavre sans nom.

Énéide, II, 540-558

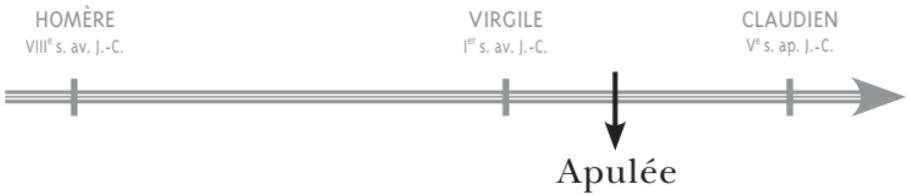


PRÊTRES GLOUTONS AU TEMPLE D'ASCLÉPIOS

Aristophane dresse un tableau pendable du rituel d'incubation des malades au temple d'Asclépios à Épidaure : à peine les malades couchés, les offrandes passent par pertes et profits...

Dès qu'ayant éteint les lampes le serviteur du dieu nous eut ordonné de dormir, en nous disant, si l'on percevait du bruit, de garder le silence, tous et en bon ordre nous nous couchâmes. Pour moi, je ne pouvais dormir. Certaine marmite de bouillie me mettait hors de moi, posée non loin de la tête d'une petite vieille, et j'avais un sacré désir de me glisser vers elle. Puis, ayant levé les yeux, je vois le prêtre raflant les gâteaux ronds et les figues sèches de la table sacrée. Après quoi il va visiter tous les autels à la ronde, au cas où des fois quelque galette y aurait été laissée ; puis celles qu'il trouvait, il les... consacrait en les fourrant dans un sac.

Ploutos, 668-681

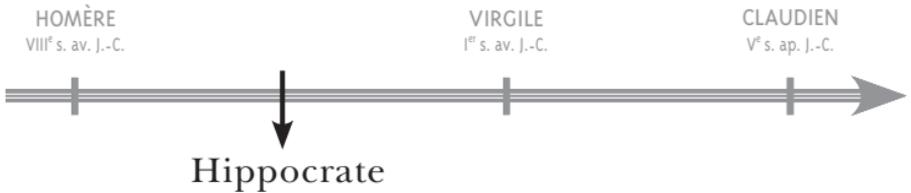


PRÊTRES INVERTIS ET DÉPRAVÉS

Alors que l'âne Lucius accompagne pour un temps une troupe de prêtres de la déesse syrienne, il assiste impuissant à leur hypocrite entreprise de pillage. Non contents d'engranger des denrées et des biens en échange de fausses prophéties et de mortifications, ils se livrent enfin à une orgie coupable.

Après avoir extorqué à un paysan, en paiement d'une fausse prophétie fabriquée, un bétail bien gras, assez pour que son sacrifice puisse satisfaire aux appétits de la déesse syrienne, ils préparèrent soigneusement l'appareil des agapes et partirent aux bains, d'où ils revinrent lavés et ramenant un invité, campagnard costaud fort capable du râble, dûment membré sur mesure. Sitôt dégustés quelques menus légumes en amuse-gueule et avant même de passer à table, ces répugnantes saloperies, démangées de leur inavouable prurit et basculant aux plus scandaleux excès de leurs désirs interdits, entourent de tous côtés le jeune homme allongé sur le dos et le réclament pour leurs bouches exécrables.

Les Métamorphoses ou l'Âne d'or, VIII, 29



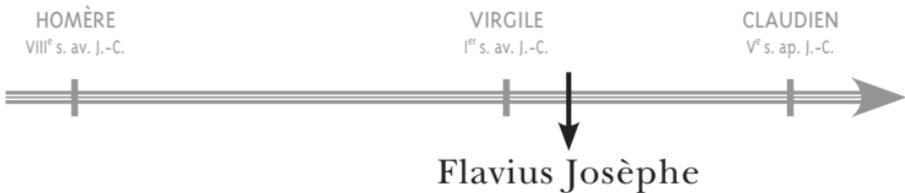
PURIFICATEURS IMPIES

L'auteur anonyme du traité sur la maladie sacrée attribué à Hippocrate commence par une longue dénonciation des véritables impies que sont les purificateurs sévissant encore de son temps.

À mon avis, ceux qui les premiers ont attribué un caractère sacré à cette maladie étaient des gens comparables à ce que sont aujourd'hui encore mages, purificateurs, prêtres mendiants et charlatans, tous gens qui affectent d'être fort pieux et de détenir un savoir supérieur. Ces gens-là, donc, se drapant dans le divin pour voiler leur incapacité à détenir quoi que ce soit d'utile à prescrire, de peur qu'éclate au grand jour leur totale ignorance, ont accrédité la croyance que cette affection était sacrée et, ajoutant à cela des explications appropriées, ils établirent un mode de traitement qui visait à leur propre sécurité, prescrivant purifications et incantations et ordonnant de s'abstenir des bains et d'un grand nombre d'aliments qui sont (effectivement) impropres à consommer par des gens malades : pour les poissons de mer, le trigle, le mélanure, le mullet, l'anguille (ce sont, en effet, les plus dangereux) ; pour les viandes, celles de chèvre, de cerf, de porcelet et de chien (ces viandes sont, en effet, celles qui dérangent le plus le ventre) ; pour les volatiles : la poule, la tourterelle, l'outarde (c'est ce qui est réputé avoir la chair la plus forte) ; pour les légumes : la menthe, l'ail, l'oignon (car ce qui est âcre ne convient nullement à un malade). Et ils ordonnent de ne pas porter un manteau noir (car le noir est signe de mort), de ne pas se coucher sur une peau de chèvre ni d'en porter une sur soi, de ne

pas mettre un pied sur l'autre ni une main sur l'autre (car tout cela, disent-ils, sont des empêchements). [...] Telles sont les paroles et les manigances par lesquelles ils feignent de détenir un savoir supérieur et ils trompent les gens.

La Maladie sacrée, I, 4-8

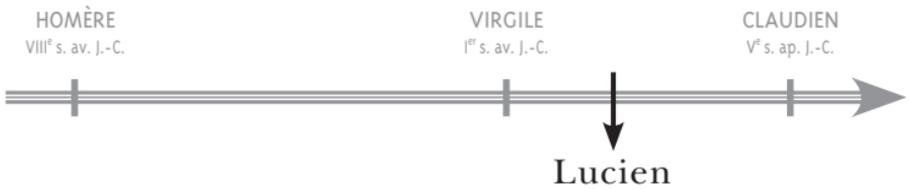


FAUX SAVANTS ET CALOMNIATEURS

Apion d'Alexandrie, un charlatan aux dires de nombreux contemporains, semble détester particulièrement les Juifs, à propos desquels il raconte mensonge sur mensonge. Flavius Josèphe entreprend de le réfuter.

Je me suis pris à douter s'il valait la peine de combattre le grammairien Apion ; car, dans ses écrits, tantôt il répète les mêmes allégations que ses prédécesseurs, tantôt il ajoute de très froides inventions ; le plus souvent, ses propos sont purement bouffons et, à dire vrai, témoignent d'une profonde ignorance, comme émanant d'un homme au caractère bas et qui toute sa vie fut un bateleur.

Contre Apion, II, 1

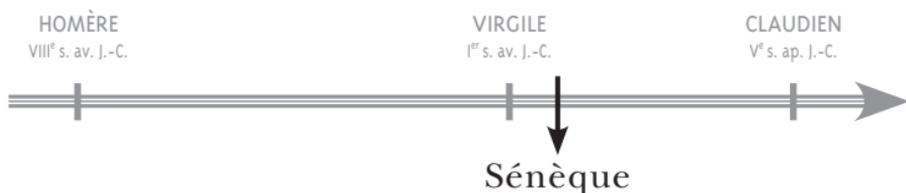


FAUX CYNIQUES ET VRAIES SALES BÊTES

À l'époque impériale, la critique des faux philosophes, dépeints comme des mendiants professionnels, vicieux et pique-assiette, se répand dans toute la littérature, des discours d'Aelius Aristide (Or. III) aux dialogues de Lucien (Les Fugitifs) et aux œuvres de Sénèque... Lucien dresse un portrait au vitriol des faux philosophes dans Les Fugitifs. Il se moque particulièrement des philosophes cyniques, qui se réclament du chien.

Tout ce qu'il y a d'utile dans la nature des chiens, monter la garde, rester à la maison, avoir de l'affection pour leur maître, ou éprouver de la reconnaissance, ils n'ont absolument pas cherché à l'imiter, mais l'aboiement, la voracité, le penchant pour le vol, les accouplements répétés, la flatterie, les mouvements de la queue pour qui leur donne quelque chose, et les rondes autour de la table, cela, ils ont mis tous leurs efforts à le copier parfaitement.

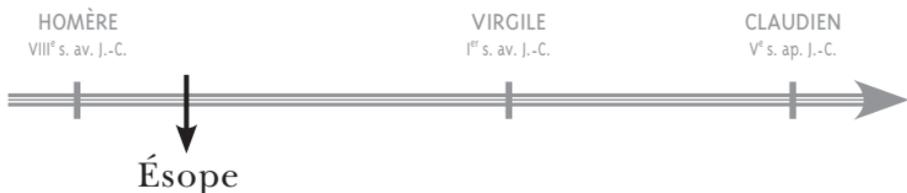
Les Fugitifs, 16



Conformément à sa posture de maître de philosophie dans ses Lettres, Sénèque résume le jugement des lettrés sur ces hypocrites.

Au reste, l'humaine engeance n'a pas, que je sache, de pires ennemis que ceux qui ont appris la philosophie comme un métier mercenaire, gens dont la vie est sans rapport avec les règles de vie qu'ils prescrivent. Leur propre personne, qu'ils promènent en tous lieux, est un échantillon de l'inutilité de leur enseignement : ils sont esclaves de tous les vices qu'ils pourchassent.

Lettres à Lucilius, 108, 36



UN MAUVAIS MÉDECIN

En dépit de ses prétentions à l'éthique, la profession médicale, comme celle des devins ou même des philosophes, était l'objet de toutes les railleries. Le type du médecin incompetent ou malhonnête apparaît dès la Nouvelle Comédie, et se retrouve dans la fable, la satire, la déclamation, et même chez les médecins eux-mêmes. Comme chez Molière, le médecin des Anciens est souvent un charlatan. Dans l'Antiquité, on reconnaît le médecin ignorant à son pronostic fumeux. Dans la perception populaire, le médecin n'est souvent qu'un beau parleur – aussi savant (sinon même davantage) en rhétorique que dans l'art de guérir.

Un médecin ignorant traitait un malade. Tous les autres médecins affirmaient que ce malade n'était pas en danger, mais que son mal serait long à guérir ; seul l'ignorant lui dit de prendre toutes ses dispositions, qu'il ne passerait pas le lendemain. Là-dessus, il se retira. Au bout d'un certain temps, le malade se leva et sortit, pâle et marchant avec peine. Notre médecin le rencontra : « Bonjour, dit-il, comment vont les habitants des enfers ? – Ils sont tranquilles, répondit-il, parce qu'ils ont bu l'eau du Léthé. Mais dernièrement la Mort et Hadès faisaient de terribles menaces contre tous les médecins, parce qu'ils ne laissent pas mourir les malades, et ils les inscrivaient tous sur un registre. Ils allaient aussi t'inscrire ; mais je me suis jeté à leurs pieds, en les suppliant, et leur ai juré que tu n'étais pas un vrai médecin, et qu'on t'avait incriminé sans motif. »

La fable présente met au pilori les médecins dont toute la science et le talent consistent en belles paroles.

Fables, 133

MÉDECIN MALHONNÊTE

Profession vénale selon les Anciens, malgré l'image que nous associons à la déontologie médicale hippocratique, les médecins étaient vus avec suspicion. Ce n'est pas un hasard si le serment hippocratique fait allusion aux règles à suivre dans la maison du patient !

Une vieille femme, qui avait les yeux malades, fit appeler, moyennant salaire, un médecin. Il vint chez elle, et à chaque onction qu'il lui faisait, il ne manquait pas, tandis qu'elle avait les yeux fermés, de lui dérober ses meubles pièce à pièce. Quand il eut tout emporté, la cure aussi étant terminée, il réclama le salaire convenu. La vieille se refusant à payer, il la traduisit devant les magistrats. Elle déclara qu'elle avait bien promis le salaire s'il lui guérissait la vue ; mais que son état, après la cure du médecin, était pire qu'auparavant. « Car, dit-elle, je voyais alors tous les meubles qui étaient dans ma maison ; à présent au contraire je ne puis plus rien voir. »

C'est ainsi que les malhonnêtes gens ne songent pas que leur cupidité fournit contre eux la pièce à conviction.

Fables, 87

